

A Images Vevey, Martin Parr en bonne fée d'un photographe émergent

FESTIVAL Star de la photographie, le Britannique a pris sous son aile l'artiste indien Debsuddha. Le résultat, poétique et empathique, à l'opposé de son regard acide sur la société, est exposé au Musée Jenisch

STÉPHANIE ARBOIT

«C'est une star!», s'exclame Debsuddha pour qualifier celui qui a posé son regard sur son travail comme les bonnes fées leurs baguettes sur le berceau de Cendrillon.

En remportant le Prix de photographie documentaire de la prestigieuse Royal Photographic Society (RPS), le photographe indien a en effet bénéficié du mentorat de Martin Parr. Dont le regard acide sur la société semble à l'opposé du travail poétique et empathique qu'il expose à Images Vevey.

«Je suis resté en constant dialogue avec Debsuddha»

MARTIN PARR, PHOTOGRAPHE

Debsuddha a photographié plusieurs années ses tantes. Nées albinos, malvoyantes du fait de la maladie, elles ont souffert toute leur vie de discrimination, évitant de sortir. L'Indien immortalise leur amour et leur bonté réciproques.

Cet isolement aurait pu rimer avec prison, il se révèle cocon protecteur, presque sanctuaire, sous l'œil du photographe émérite. «J'ai vraiment aimé son travail et j'ai donc pris la tâche très au sérieux, restant en constant dialogue avec lui pendant trois ans», souligne Martin Parr. Nous les avons rencontrés séparément.



Pendant plusieurs années, Debsuddha a photographié ses tantes nées albinos, malvoyantes et isolées. (CALCUTTA, 10 JUILLET 2020/ DEBSUDDHA)

Martin Parr: «On ne peut pas tout dire en une photo»

Il y a de nombreuses divergences entre vos photos. Mais aussi des similarités... L'essentiel réside dans nos différences. Son travail est très émotionnel, puisqu'il traite d'une partie de sa famille. Je suis plus distant. Même lorsque je m'implique directement avec les gens, ce n'est jamais jusqu'au point atteint par Debsuddha.

Des images de Debsuddha émane une douce empathie alors que les vôtres révèlent une distance ironique. Il joue avec la pénombre quand votre marque de fabrique est le flash. Qu'est-ce qui vous a plu dans un projet aussi opposé au vôtre? J'aime de nombreuses productions opposées aux miennes! Que cela s'approche de ma façon de travailler ou pas, j'aime la bonne photographie: l'essentiel est l'engagement du photographe, sa connexion envers son sujet.

Vos points communs? Nous sommes tous deux obsédés par la photographie, par la représentation.

Et vous critiquez tous deux la société de consommation, lui en montrant comment elle marginalise les gens différents... Il ne le fait pas autant que moi, car j'ai été très direct. Sa critique est plus subtile. Elle a à voir avec le handicap.

Vous pointez tous deux la vulnérabilité. Comment trouve-t-on l'équilibre pour la montrer sans enlever la dignité aux personnes représentées? Je ne sais pas. Je suis fidèle à moi-même et lui aussi. Je me sens à l'aise pour montrer mon travail, c'est tout. S'il y a cet équilibre ou non, c'est à vous de le décider.

Cet équilibre est plus facile à trouver dans une série. Debsuddha montre les pieds de ses tantes salis de vernis à ongles, car elles voient mal. Le malaise qu'on pourrait éprouver est contrebalancé par les autres images. Vous, comment trouvez-vous l'équilibre dans une seule image? En général, il y a une exposition entière ou un livre, pour passer un message très clair, pour porter un récit. On ne peut pas tout dire dans une seule photo.

Vous avez dit, en interview: «Les galeries sont lentes. Je veux être rapide. Si je trouve un photographe vraiment très bon, je ne veux pas attendre qu'il soit connu avant de l'exposer.» Pourquoi est-ce si important de promouvoir la relève? Organiser une expo pour de nouveaux photographes et les lancer dans le monde est une des choses les plus excitantes qui soient. C'est très satisfaisant. En général, ils obtiennent de très bons retours puisque nous les avons bien choisis.

Un photographe m'a parlé de la «martin parrisation» du monde. Que pensez-vous de ce concept? Ah ah, je n'ai jamais entendu cela auparavant! C'est très flatteur que ma photographie devienne un genre... Mais c'est aussi inquiétant.

Parce que ce que vous montrez avec distance devient une norme bling-bling à laquelle tout le monde veut appartenir? Nous appartenons tous à ce monde bling-bling.

«Martin Parr – Fashion Faux Parr», Galeries et Jardin du Rivage, Images Vevey, jusqu'au 29 septembre.

Debsuddha: «Ces images sont venues à moi»

Comment vos tantes sont-elles devenues le sujet de votre travail? J'ai voulu employer ce sujet dès 2016. Mais je ne me pensais pas assez mûr, étant émotionnellement proche d'elles. Puis, pendant la pandémie, j'ai réalisé que le confinement que nous n'éprouvions qu'un temps était l'isolement social et psychologique qu'elles avaient vécu toute leur vie. Deux mentors m'ont aidé et encouragé à m'emparer du sujet: Christopher Morris, de VII Photo, et Colin Pantall, à Bristol. Lorsque j'ai candidaté pour le Prix de la RPS, je n'étais pas intéressé par l'argent, mais je voulais obtenir l'aide de Martin Parr.

Son travail est à l'opposé du vôtre. Qu'est-ce qui vous a attiré en lui? Lorsque j'étais encore jeune dans cette profession, il y a une dizaine d'années, je n'ai d'abord pas saisi son travail. Comment était-ce possible qu'un homme utilise le flash en pleine lumière! Ensuite, j'ai compris son humour et son sarcasme sur sa propre culture, et comment il l'a exprimé intelligemment à travers sa photographie.

Comment s'est déroulée la collaboration à distance? Au départ, nous n'avons eu qu'une conférence téléphonique, puis nous échangeons par mails. Au vu de son aura, j'imaginai qu'il m'aurait consacré deux sessions d'échanges. Mais il a voulu suivre tout le développement du projet. J'étais sur un nuage! Chaque semaine, j'envoyais mes images à Martin Parr, accompagnées d'une tonne de texte. Il répondait par

une seule ligne: je suis convaincu ou je ne suis pas convaincu.

N'étiez-vous parfois pas d'accord avec lui? Depuis le début, il ne m'a rien imposé. Par exemple, pour une édition spéciale de 100 exemplaires du livre, je voulais que la couverture soit constituée de tissu de sari blanc, bordé de rouge. Il me l'a déconseillé car c'est très salissant. Je lui ai expliqué que ce vêtement est porté lors de moments importants et qu'il signifie la féminité. Les veuves ou les femmes âgées ne le portent pas: c'est interdit socialement. Sauf la plus jeune de mes tantes, qui n'a rien à prouver à personne. Martin Parr a compris. Grâce à lui, j'ai également postulé à Images Vevey et j'ai gagné le Prix du Livre Images Vevey, qui a permis à cet ouvrage d'exister. Un rêve devenu réalité.

Comment avez-vous trouvé l'équilibre pour les montrer vulnérables sans leur enlever leur dignité? J'ai passé chez elles de nombreuses vacances et week-ends. J'étais chouchouté dans leur sanctuaire. Ces photographies sont donc venues à moi. Je n'ai pas mis en scène leurs expressions. C'était naturel. Sur cette image dont je suis très heureux [la couverture de son livre], je leur ai dit de se rapprocher et de se prendre la main. Je ne leur ai pas dit comment se tenir, comment incliner la tête, comment regarder. Ces expressions sont venues à moi.

«Debsuddha – Crossroads», Musée Jenisch, Images Vevey, jusqu'au 29 septembre.

A Genève, la céramique contemporaine, une matière vivante

ARTS APPLIQUÉS Les œuvres en terre, porcelaine ou émail connaissent un retour de flamme et de plus en plus de jeunes créateurs s'y intéressent. La preuve à l'Ariana et au Parcours céramique carougeois

ÉLÉONORE SULSER

«C'est un matériau très exigeant, qui ne s'improvise pas, un matériau résistant. Il y a des étapes de transformation qui sont parfois dures et les résultats ne sont pas toujours très beaux. Il faut une certaine ténacité. On ne devient pas céramiste comme ça», explique Frédéric Bodet, spécialiste de la céramique et du bijou contemporains, ancien conservateur au Musée de Sèvres et qui, à l'Ariana, signe une belle exposition intitulée *Liberté conditionnelle*, consacrée à la collection contemporaine du Musée suisse de la céramique et du verre.

Fonds marins

Le commissaire d'exposition porte un regard extérieur, un regard critique et très élogieux, sur les acquisitions récentes du musée, rendues possibles, pour la plupart, par le mécénat et les dons, d'où le terme de «conditionnelle». Frédéric Bodet a choisi d'exposer une centaine d'œuvres de plus de 80 artistes, suisses ou internationaux, sur les quelque 300 achats ou dons, effectués entre 2010 et 2024, au fil des expositions et des coups de cœur. Ici, la virtuosité technique côtoie le merveilleux, l'humour, l'insolite, l'expérimental, mais toujours avec élégance. *Liberté conditionnelle* – véritable gageure en termes d'accrochage – est une présentation incroyablement variée, chatoyante, diverse, pleine d'esprit et qui donne le sentiment d'un matériau qui, malgré les techniques ancestrales qu'il convoque, se réinvente sans cesse.

On peut y voir les personnages intenses de l'Américano-Japonais Akio Takamori ou de l'Autrichienne Gundi Dietz, le travail puissant du Genevois Philippe Barde, les pièces organiques d'une Ursula Commandeur, les compositions hybrides de l'Irlandais Brendan Tang, l'émerouvante *Tendresse des pierres* de la Néerlandaise Laure Gonthier: terres, porcelaines, émaux, formes insolites, scènes réalistes ou rêvées, paysages montagneux ou marins se succèdent. «Ces quinze ans d'acquisition reflètent bien les tendances de la sculpture et de la poterie actuelles: ce qui préoccupe les artistes, ce qu'ils font de la céramique. C'est vraiment un domaine en expansion, même si ça a toujours passionné les artistes. Il n'y a pas qu'un effet de mode, mais un grand désir de faire de la céramique chez les jeunes artistes, désir qui n'est pas à la mesure de ce que les formations académiques peuvent proposer», constate Frédéric Bodet.

Passage au feu

Pour compléter ce panorama, la 35e édition du Parcours céramique genevois, dont Frédéric Bodet est un compagnon de route, s'ouvre ce samedi 14 septembre, avec une fête au Musée de Carouge. De multiples expositions et conférences à Carouge et Genève sont organisées, avec en invitée d'honneur, l'artiste allemande Stephanie Marie Roos, vue comme une «étoile montante» de la céramique. L'occasion, aussi, d'en savoir plus, grâce à des démonstrations, sur ce matériau exigeant qui, pourtant, note Frédéric Bodet, «dégage de l'émotion, se transforme et dont le passage au feu demeure un peu mythique, voir mystique».

Liberté conditionnelle. Choisir. Acquérir. Enrichir, Musée Ariana, jusqu'au 2 mars 2025.
«Parcours céramique carougeois» du 14 au 22 septembre 2024.

PUBLICITÉ

PIGUET
HOTEL DES VENTES | GENÈVE | 1798

ENCHÈRES

EXPOSITION : 18-22 SEPTEMBRE

BIJOUX | MONTRES | MAROQUINERIE
TABLEAUX | DESIGN | ART D'ASIE | VINS

PIGUET.COM | INFO@PIGUET.COM
RUE PRÉVOST-MARTIN 51 | GENÈVE
Par le ministère de M. Tranchet